

BIOGRAPHIES ÉVANGÉLIQUES

LES PARENTS DE NOTRE-SEIGNEUR

LES FRÈRES DU SEIGNEUR LES DEUX MARIE - SAINT GLÉOPHAS S. JOSEPH BARSABAS OU LE JUSTE SAINT ZACHARIE PÈRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

PAR MGR GAUME, PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THEOLOGIE
PARIS, GAUME ET C^{IE}, ÉDITEURS, 3, RUE DE L'ABBAYE, 1890

TABLE

LES FRÈRES DU SEIGNEUR, p. 1

LES DEUX MARIE, p. 5

SAINT CLÉOPHAS, p. 10

SAINT JOSEPH BARSABAS OU LE JUSTE, p. 12

SAINT ZACHARIE, PÈRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE, p. 13

LES FRÈRES DU SEIGNEUR

I - «Comme il parlait encore à la multitude, Sa mère et Ses frères étaient dehors cherchant à Lui parler. Et quelqu'un Lui dit : Voilà Votre mère et Vos frères qui sont dehors et Vous cherchez. Et Il répondit à celui qui Lui parlait : Qui est Ma mère et qui sont Mes frères ? Étendant la main vers Ses disciples, Il dit : Voici Ma mère et Mes frères. Car quiconque fera la volonté de Mon Père, qui est dans les cieus, celui-là est Mon frère, Ma sœur et Ma mère» (Matth, xii, 46-50).

Ces frères et ces sœurs de Notre-Seigneur reparaissent plusieurs fois dans l'Évangile. «Et venant parmi les Siens, dit ailleurs saint Matthieu, Il les instruisait dans leurs synagogues, en sorte qu'ils admiraient et disaient : d'où est venu à celui-ci cette sagesse et cette puissance ? N'est-il pas le fils du charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et Ses frères, Jacques, Joseph, Simon et Jude ? et Ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous ? D'où viennent donc à celui-ci toutes ces choses ?» (Matth., xii, 54-56).

Et saint Jean : «Ses frères donc Lui dirent : Partez d'ici et allez en Judée, afin que Vos disciples aussi voient les œuvres que Vous faites. Car personne n'agit en secret, lorsqu'il cherche à se faire connaître. Si Vous faites ces choses, manifestez-Vous au monde. Car Ses frères non plus ne croyaient pas en Lui, mais Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu, mais le vôtre est toujours prêt» (Jean, vii, 3-6).

II - Que faut-il entendre par ces frères et ces sœurs de Notre-Seigneur ? qui étaient-ils ? que signifient les paroles que Notre-Seigneur leur adresse ? d'où vient qu'ils ne croyaient pas en Lui ?

D'abord, **il est de foi que la très sainte Vierge n'a pas mis au monde d'autre enfant que Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et qu'elle est toujours restée vierge, après comme avant son divin enfantement.**

Il est également certain que saint Joseph n'a point eu d'autre épouse que la Vierge et que lui-même est toujours demeuré vierge. Cette vérité, transmise par la tradition, est tellement indubitable que saint Pierre Damien, écrivant au pape Nicolas, dit que telle est la foi de l'Église (Epist. XI, ch. iv).

On sait également par une tradition certaine que **sainte Anne, mère de la très sainte Vierge, n'eut pas d'autre époux que saint Joachim, et qu'elle ne donna le jour qu'à la bienheureuse Reine des anges et des hommes.** «Tous les Pères de l'Église, dit Baronius, les plus anciens comme les plus rapprochés de nous, enseignent unanimement que sainte Anne n'eut d'autre époux que saint Joachim et qu'elle n'eut jamais d'autre enfant que la sainte Vierge»¹.

Les personnes qui nous occupent n'étaient donc ni les frères ni les sœurs de Notre-Seigneur dans le sens restreint et naturel du mot. Pourquoi donc sont-ils appelés Ses frères et Ses sœurs ? La réponse est aisée. Chez les Juifs, et même chez d'autres peuples de la haute antiquité, il était d'usage de donner le nom de frères et de sœurs aux **proches parents**.

Ainsi, nous voyons dans la Genèse Abraham appeler frère, Loth son neveu (Gen., xiii, 8 ; xiv, 14), et sœur, Sara sa femme (Gen., xx, 2). Le même nom se donnait quelquefois à des parents plus éloignés. Jacob appelle frères les bergers de Haran (Gen., xxix, 4). L'ancien Testament est plein d'appellations semblables. On les trouve également dans l'Évangile. Notre Seigneur appelle frères Ses apôtres et même tous les hommes (Matth., xxviii, 10 ; id., xxv, 40). Ce langage, si propre à resserrer les liens de la charité, est continuellement sur les lèvres de saint Pierre, saint Paul, de saint Jean. Il continue d'être usité dans les constitutions des papes, dans les mandements des évêques, dans les sermons des prédicateurs. Le mot de frères et de sœurs a donc une signification plus étendue que celle qui résulte des liens du sang.

¹ Cela soit dit pour qu'on se tienne en garde contre certains livres modernes, dont on ne se défie pas assez.

Voyons cependant quels étaient les personnes désignées dans l'Évangile sous le nom de frères et de sœurs de Notre-Seigneur. Mathan, grand-père de saint Joseph, eut trois enfants : deux filles, Sobé et Anne, et un fils, Jacob.

Sobé fut mère d'Élisabeth qui épousa Zacharie, et donna le jour à saint Jean-Baptiste.

Anne épousa Joachim, et fut l'heureuse mère de l'auguste Marie.

Jacob, dont l'épouse n'est pas nommée, devint le père de saint Joseph, époux de la sainte Vierge, puis de Cléophas ou Alphée.

Cléophas épousa une fille appelée Marie et désignée dans l'Évangile par le nom de son mari, Marie de Cléophas,

De ce mariage naquirent six enfants : deux filles et quatre fils. Les filles sont : Salomé et Marie ; les fils : Jacques, Joseph, Jude et Simon.

Salomé épousa Zébédée, pêcheur de Bethsaïde. Cette ville, dont le nom hébraïque signifie ville des pécheurs, était une ville importante de la Galilée.

Située sur le bord de la mer de Tibériade, à trois lieues environ de Capharnaüm, elle fut l'heureuse patrie des apôtres Pierre, André, Philippe, Jacques et Jean. Souvent Notre-Seigneur daigna l'honorer de Sa présence et la rendre témoin de Ses miracles.

Mais la résistance opiniâtre qu'elle opposa aux appels de la grâce finit par lui attirer ces terribles anathèmes de Notre-Seigneur : «Malheur à toi, Bethsaïde, parce que si les prodiges qui ont eu lieu dans ton enceinte avaient eu pour témoin Tyr et Sidon, ces villes auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice» (Matth., xi, 21, etc.) Bethsaïde a porté la peine de son endurcissement. Aujourd'hui elle n'est plus qu'une ruine.

Salomé fut mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean l'Évangéliste.

On ne voit pas que Marie, sœur de Salomé, ait été mariée.

Les quatre fils de Cléophas furent saint Jacques le Mineur, et saint Jude, apôtre ; Joseph, qui fut un des soixante-douze disciples, et Simon, successeur de saint Jacques, son frère sur le siège de Jérusalem, et qui fut martyrisé la dixième année du règne de Trajan.

De cette généalogie il résulte ce qui suit :

1° Sainte Élisabeth était cousine germaine de la sainte Vierge ;

2° Saint Jean-Baptiste, petit cousin de Notre-Seigneur ;

3° Saint Jacques le Majeur et saint Jean l'Évangéliste, petits cousins de Notre-Seigneur ;

4° Saint Jacques le Mineur, saint Jude, Joseph et Simon, ainsi que leurs sœurs, Marie et Salomé, cousins germains de Notre-Seigneur.

Remarquons que saint Jacques le Mineur était oncle de saint Jacques le Majeur, par conséquent plus âgé. Mais il est appelé mineur parce qu'il fut appelé à l'apostolat après son neveu.

III - De tous ces membres de la famille de Notre-Seigneur, selon la chair, quels sont ceux qui cherchaient à Lui parler, et d'où vient que Notre-Seigneur fait semblant de ne pas les connaître ? L'Évangile nomme seulement la sainte Vierge : Voilà Votre mère et Vos frères, qui sont dehors, et Vous cherchez. Les autres étaient vraisemblablement quelques-unes des personnes dont nous venons de donner la liste ; mais l'Évangile tait leurs noms.

Quant à la réponse de Notre-Seigneur : Qui est Ma mère et qui sont Mes frères ? il faut y reconnaître un double sens. Adressée à la sainte Vierge ; elle n'implique ni reproche ni dureté. On y voit la même pensée que le Fils de Dieu, âgé de douze ans, exprimait à Sa tendre mère, dans le temple de Jérusalem : Ne saviez-vous pas que Je dois être où M'appellent les affaires de Mon Père ? La même qu'Il lui manifestait, en présence des convives, aux noces de Cana : Femme, que vous importe à vous et à Moi ? Mon heure n'est pas encore venue. Jésus ne renie pas Sa mère, Il ne la blâme pas ; Il fait seulement ressortir devant la foule Sa filiation divine et la supériorité de pensées et d'affections dont elle remplit son âme.

S'agit-il des parents de Notre-Seigneur ? Les paroles du divin Maître renferment une réprimande : tel est le sentiment des Pères et des commentateurs. Malgré l'éclat de Ses miracles et la divine sublimité de Sa doctrine, ils ne croyaient point en Lui. Néanmoins, Sa gloire rejaillissant sur eux, ils tenaient à montrer qu'ils étaient de Ses parents.

De là leur apparition soudaine et intempestive au milieu de Sa prédication, et le messenger qu'ils envoient pour Lui signaler leur présence. De là les conseils qu'ils Lui donnaient de Se manifester au monde et de faire éclater Sa puissance sur le grand théâtre de la capitale. Notre-Seigneur confond leur vanité et réprime leur ambition devant tout le peuple, en leur disant que Ses véritables frères sont Ses disciples.

Or, ces parents de Notre-Seigneur n'étaient pas Ses disciples. Plusieurs le devinrent ; mais, à l'heure présente, ils ne croyaient point en Lui. Si on demande la cause de leur incrédulité, malgré la foi de tant d'autres, Notre-Seigneur Lui-même veut bien Se charger de donner la réponse. «Il n'y a pas, dit-Il, de prophète sans honneur, si ce n'est dans sa patrie et dans sa maison» (Matth., xiii, 57).

IV - La scène que nous venons de décrire se passait à Nazareth. Les habitants de cette petite ville, ayant vu Jésus enfant comme les autres enfants, ouvrier comme les autres ouvriers, pauvre comme les autres pauvres ; connaissant saint Joseph qu'ils croyaient Son père, et Marie Sa mère, vivant modestement du travail de leurs mains ; poussés d'ailleurs par ce sentiment trop ordinaire qui porte à jalouser la gloire de ceux qui ont été nos égaux, peut-être nos inférieurs par l'âge et par la condition ; enfin, se rappelant la familiarité dans laquelle ils avaient, pendant vingt années, vécu avec le fils du charpentier, ils pouvaient moins que les étrangers Le regarder comme un Dieu. **C'est une grande leçon pour ceux que Notre-Seigneur charge de continuer Sa mission parmi les hommes.**

On ne s'étonnera pas de voir la très sainte Vierge dans la compagnie de ceux de ses parents qui ne croyaient pas en son Fils, si l'on se rappelle qu'elle est la mère de la miséricorde. Elle connaissait d'ailleurs leur droiture, et elle savait

combien il leur était difficile de renoncer à la supériorité que l'âge, l'expérience et une sorte d'affection paternelle semblaient leur donner sur Notre-Seigneur.

Ils L'avaient vu tout petit à son retour d'Égypte. Ils avaient aimé cet enfant si beau, si doux, si aimable. Et Jésus aussi, fidèle observateur de tous les devoirs de famille, leur avait témoigné l'affectueuse déférence qu'Il devait à leur âge et à leur proche parenté.

Car on ne peut guère douter que ce ne fussent des enfants de saint Cléophas, frère de saint Joseph. Les deux aînés, saint Jacques et saint Jude, faisaient partie du collège apostolique ; mais saint Joseph Barsabas et saint Siméon ne furent admis que plus tard au nombre des soixante-douze disciples. Petits-neveux de sainte Anne, sœur de leur aïeul Jacob, par conséquent cousins de la très sainte Vierge, ils étaient devenus ses neveux par son mariage avec saint Joseph.

Or saint Siméon qui fut martyrisé en l'an 107, à l'âge de cent vingt ans (Euseb., L. II, ch. xxvi), avait treize ou quatorze ans de plus que Notre-Seigneur. Son frère et lui étaient donc arrivés à l'âge d'homme lorsqu'Il n'était encore qu'un enfant.

Il est certain qu'ils demeuraient ou allaient souvent à Nazareth, puisque les habitants les connaissaient par leurs noms et disaient que leurs sœurs demeuraient au milieu d'eux (Matth., XIII, 54, 56). Ils avaient dû visiter fréquemment la très sainte Vierge pendant la maladie et après la mort de leur oncle saint Joseph, comme firent les Juifs de Jérusalem qui allèrent consoler Marthe et Marie de la mort de leur frère Lazare (Jean, XI, 19). La très sainte Vierge en les accompagnant auprès de Notre-Seigneur voulut adoucir par sa présence la leçon que son Fils allait leur donner ; elle leur en fit comprendre le sens profond, et les amena enfin à reconnaître la sagesse divine qui était en Lui.

Nous verrons dans les biographies suivantes ce que devinrent, après la mort de Notre-Seigneur, ces frères et ces sœurs, membres comme Lui de la famille de David. Rappelons seulement ici que quarante ans après la Passion il existait encore des rejetons de la race royale, cousins, par conséquent, ou petits cousins du Sauveur. Ils furent même l'objet de persécutions particulières de la part de Vespasien et de son fils Domitien. Ces persécutions peu connues expliquent un fait important de l'histoire sacrée et profane de la même époque. Il s'agit de **la prétention de Vespasien à se faire passer pour le Messie.**

V - Au temps de Notre-Seigneur tous les anciens oracles annonçaient la venue prochaine d'un grand personnage, qui partirait de la Judée et serait le maître du monde. Or, par ses exploits en Judée, Vespasien était devenu célèbre entre tous. Peu de mois après la conquête, il avait été acclamé empereur, par conséquent maître du monde. Le démon profita de toutes ces circonstances. Il connaissait le vrai maître du monde, il savait qu'Il était venu, et **venu pour détruire son règne.** Afin d'en retarder la ruine, en donnant le change sur la personne du Messie, voici quelle fut sa tactique.

Sous son inspiration, les flatteurs de Vespasien lui persuadèrent qu'il était lui-même le grand personnage, prédit par les oracles et attendu de toute les nations. Peu ou beaucoup de vanité aidant, Vespasien donna dans le piège. Difficilement il pouvait y échapper. Le Messie était annoncé comme devant sortir de la Judée, et en sortir actuellement : il en sortirait actuellement ; comme devant être un thaumaturge et le prince de la paix. Il restait à donner à Vespasien ces deux derniers caractères : Satan l'entreprit.

Quant au premier, presque tous les historiens du temps parlent des prodiges opérés par Vespasien : écoutons seulement Tacite.

«Pendant qu'à son retour de Judée Vespasien était à Alexandrie, attendant un temps favorable pour s'embarquer, il arriva plusieurs miracles, *multa miracula*, qui manifestèrent la faveur des dieux pour ce prince.

«Averti par Sérapis, que les superstitieux Egyptiens tiennent pour le plus grand de leurs dieux, un habitant d'Alexandrie, privé de la vue, vient se jeter à ses genoux en le suppliant de le guérir. Il conjure le prince de daigner lui toucher les joues et les yeux avec sa salive. Un autre, estropié de la main, vient par ordre du même dieu prier César de lui marcher fortement sur le membre malade.

«Vespasien commence par rire et se moquer. Les malades insistent. Tantôt César craint d'être accusé de vanité, tantôt, ébranlé par les supplications des malades et par les flatteries de ses courtisans, il se laisse aller à la confiance. Enfin, il ordonne aux médecins d'examiner si cette cécité et cette infirmité peuvent être guéries par les moyens humains. Les médecins exposent différentes opinions. Chez l'un, disent-ils, la faculté de voir n'est pas entièrement détruite, elle peut revenir si on lève les obstacles ; chez l'autre, les muscles sortis de leur place peuvent, au moyen d'une pression salutaire, y rentrer ; peut-être est-il dans la volonté des dieux d'opérer cette double guérison par le divin ministère du prince qu'ils ont choisi. Dans tous les cas, si le remède réussit, la gloire en reviendra à César ; s'il ne réussit pas, la honte sera pour les malades» (Tacit., lib. IV).

Suspendons un instant le récit de Tacite, et cherchons à deviner quelle sera la conduite de Vespasien.

«Étant en Judée, écrit Suétone, Vespasien consulta l'oracle du dieu Carmel. Les sorts lui donnèrent l'assurance que tout ce qu'il penserait ou imaginerait, si grand qu'il fût, lui arriverait».

Ajoutons qu'en ce moment le célèbre magicien Apollonius de Tyane, grand ami de Vespasien, se trouvait à Alexandrie, où il s'attirait l'admiration publique par ses prestiges. Il est plus que probable qu'il fut, dans la circonstance qu'il s'agit, l'instigateur et l'aide du nouveau César.

«En conséquence, continue Tacite, convaincu que tout céderait à sa fortune et que pour lui il n'y avait plus rien d'incroyable, d'un air satisfait, en présence de toute la multitude attentive, Vespasien accomplit exactement ce qu'on lui demande. Aussitôt la main est guérie et la lumière rendue à L'aveugle. Les témoins du double fait le racontent encore maintenant qu'il n'y a aucun intérêt à mentir : *utrumque qui interfuere nunc quoque memorant, postquam nullum mendacio pretium*» (Ibid., id.)

VI - On aura facilement remarqué l'air de famille qui existe entre les miracles de Vespasien et ceux des convulsionnaires de Saint-Médard. Quoi qu'il en soit, le démon atteignait son but, et faisait de Vespasien la contrefaçon vivante du Messie. Pour la compléter, il fallait ajouter un nouveau trait. Notamment par Isaïe, le Messie était annoncé comme le

prince de la paix : *princeps pacis*. Afin de montrer que ce caractère se vérifiait en lui, Vespasien, de retour à Rome, s'empressa de bâtir le *Temple de la Paix*.

Toutes les parties de l'empire furent mises à contribution pour le construire et pour l'ornier. L'Italie, la Sicile, la Grèce, l'Afrique, envoyèrent des blocs gigantesques du plus beau marbre. L'or employé à profusion, les fresques les plus brillantes mirent en relief les ornements d'architecture, la hardiesse des voûtes et les proportions colossales de l'édifice. Par les ruines qu'on voit encore, ce monument surpassait en magnificence tous ceux de l'ancienne Rome. Orné des statues les plus belles, ce temple renfermait toutes les merveilles que les hommes studieux allaient chercher dans l'univers entier. Là furent déposés, entre les objets précieux des anciens temps, les vases et les meubles d'or enlevés au temple de Jérusalem et dont l'empereur était très fier. Quant au livre de la loi et au voile de pourpre du tabernacle, Vespasien voulut les conserver dans le palais impérial.

La sixième année de son règne, l'an 77 de Notre-Seigneur, il fit la dédicace du temple. Au frontispice brillait en lettres d'or la fastueuse inscription *Paci æternæ*, à la Paix éternelle.

Vainqueurs dans des guerres plus importantes que celles de Judée, aucun des généraux ou des empereurs romains n'avait eu la pensée d'élever un temple à la déesse de la Paix. Pourquoi cette nouveauté de la part de Vespasien ? Nous l'avons dit : par ce monument il voulait montrer qu'il était le prince de la paix et l'auteur de la paix éternelle, conformément aux oracles des prophètes, dont ses courtisans, et en particulier le prêtre juif Josèphe, lui faisaient publiquement l'application.

Néanmoins, soit qu'il eût des doutes sur sa qualité de messie, soit qu'il voulût ôter au monde l'espérance d'un autre messie, en anéantissant la famille de laquelle on l'attendait, Vespasien fit faire une exacte recherche des descendants de David.

Dirigée par une politique soupçonneuse et jalouse, cette recherche aboutit au massacre d'un grand nombre d'enfants, d'hommes et de femmes, uniquement coupables d'avoir du sang de David dans leurs veines.

Toutefois, la parenté de Notre-Seigneur ne périt pas entièrement, nous la voyons encore porter ombrage à Domitien. Comme son père, trompé par les flatteurs, ce prince croyait sa famille la famille du Messie. En même temps, il savait que les Juifs continuaient d'attendre un messie de la famille de David. C'est pourquoi il entreprit d'achever l'œuvre de son père en anéantissant la postérité du saint Roi.

La quatorzième année de son règne, l'an 97 de Notre-Seigneur, des sectaires juifs vinrent lui dire qu'il existait encore quelques parents du Christ.

C'étaient deux neveux de l'apôtre saint Jude, appelé dans l'Évangile le frère du Seigneur. Domitien donna ordre à un vétéranaire de les lui amener : «Êtes-vous de la race de David ? leur demanda l'empereur. - Oui, seigneur, il en est ainsi. - Quelle est votre fortune en terres et en argent ? - Pour tout avoir, nous possédons en commun neuf mille deniers. Cette somme n'est pas en argent, c'est le prix que peuvent valoir trente-neuf arpents de terre, dont nous tirons, en les cultivant, de quoi vivre et de quoi payer les impôts». En même temps ils lui montrèrent leurs mains calleuses et fortement durcies par le travail.

Continuant de les interroger : «Que pensez-vous du Christ ? leur dit Domitien. De quelle nature est Son royaume ? Quand et où doit-Il paraître ? - Le royaume du Christ, répondirent-ils, n'est pas un empire terrestre comme les empires de ce monde ; c'est un empire spirituel et divin qui doit durer jusqu'à la fin des siècles. Alors le Christ, apparaissant dans l'éclat de Sa gloire, jugera les vivants et les morts et rendra à chacun suivant ses œuvres».

Domitien, les ayant entendus, ne prit contre eux aucune mesure sévère. Mais, méprisant la pauvreté de ces hommes, il ordonna de les laisser aller en liberté. Renvoyés de cette manière, les deux frères furent élevés aux dignités de l'Église, comme témoins et parents du Sauveur ; puis après la persécution ils prolongèrent leur vie jusque sous le règne de Trajan.

Tels sont les derniers frères de Notre-Seigneur et aussi les derniers descendants de David, dont l'histoire fasse mention.

VII - Notre-Seigneur s'appelle souvent **le fils de l'homme**, et non le fils des hommes. Pourquoi ce nom ? Parce que dans l'ordre naturel il n'y a qu'un seul homme, le premier Adam, dont tous les autres hommes sont le prolongement. C'est ainsi que dans l'ordre spirituel il n'y a également qu'un seul homme, le second Adam, dont par le baptême tous les hommes sont le prolongement. Si donc, dit saint Paul, nous sommes l'image de l'homme terrestre, notre devoir est d'être l'image de l'homme céleste, Ses enfants, Son prolongement. A ce prix est notre vie éternelle.

LES DEUX MARIE

I - «Il y avait aussi là, à quelque distance de la croix, plusieurs femmes qui, de la Galilée, avaient suivi Jésus **pour Le servir**. Entre elles étaient Marie-Madeleine et Marie mère de Jacques et de Joseph, et la mère des enfants de Zébédée. - Parmi ces femmes étaient Marie-Madeleine et Marie (mère) de Jacques le Mineur et de Joseph, et Salomé. - Se tenaient debout près de la croix de Jésus, Sa mère et la sœur de Sa mère, Marie (femme) de Cléophas, et Marie-Madeleine. - Lorsque le sabbat fut passé, Marie-Madeleine et Marie mère de Jacques et Salomé achetèrent des parfums, afin de venir embaumer Jésus (Matth., xxvii, 55-56, Marc, xv, 40 ; Jean, xix ; 25).

II - A la différence des hommes, toutes les femmes qui figurent dans l'histoire de la Passion jouent un **rôle admirable d'intelligence et de courage**. L'une avertit Pilate de ne pas tremper ses mains dans le sang du Juste. Toutes devinent l'avenir, pleurent sur les calamités nationales qui vengeront l'auguste victime. Soutenues par une affection plus indomptable que la mort, quelques-unes viennent, malgré les insulteurs et les bourreaux, se placer debout au pied de la croix, et, par cet **acte héroïque, protester jusqu'à la fin contre l'iniquité des juges**.

On dirait qu'en ce jour la femme eut, plus que l'homme, la conscience intime du mystère réparateur. Autant qu'il était en son pouvoir, elle voulut concourir à la réhabilitation, en expiant par sa noble conduite la prévarication de sa mère, cause première des divines souffrances.

Trois de ces admirables créatures qui avaient suivi le Sauveur dans ses voyages, pourvu à tous Ses besoins, et reçu Son dernier soupir, s'occupèrent avec zèle du soin de Sa sépulture. C'étaient Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, et Salomé. Rentrées dans leurs demeures, le vendredi soir, après la descente de la croix, elles attendaient avec empressement que le jour du sabbat fût passé, afin de pouvoir acheter les parfums nécessaires à l'embaumement de leur divin maître. Le sabbat finissait le samedi vers le soir. A peine ce moment est arrivé, qu'elles s'empressent de faire leurs emplettes et, dès le lendemain, avant l'aurore, elles sont sur le Calvaire.

A tous les points de vue, plus grandes que les Artémise, les Cornélie, les Porcie de l'antiquité païenne, ces glorieuses prémices de tant d'héroïnes Chrétiennes méritent aussi d'être plus connues. Grâce à l'éducation anormale des générations modernes, elles le sont cependant beaucoup moins et sont beaucoup moins admirées. Nous allons esquisser la biographie de Marie, mère de Jacques, ou Marie Jacobé, et de Marie Salomé. Celle de Marie-Madeleine viendra en son lieu.

Comme nous l'avons vu en parlant des frères de Notre-Seigneur, Marie Jacobé, c'est-à-dire mère de l'apôtre saint Jacques le Mineur, avait épousé Cléophas ou Alphée, frère de saint Joseph, époux de la très sainte Vierge. De là vient que, dans l'Évangile, elle est appelée indistinctement Marie mère de Jacques, ou Marie femme de Cléophas.

Belle-sœur de la sainte Vierge, Marie de Cléophas eut quatre fils : les apôtres saint Jacques le Mineur et saint Jude, Joseph qui fut un des soixante-douze disciples, et Simon qui succéda à son frère saint Jacques le Mineur, sur le siège épiscopal de Jérusalem.

Sœur des quatre disciples dont nous venons de parler, Salomé était petite-nièce de sainte Anne, par conséquent petite cousine de la sainte Vierge. Elle avait épousé Zébédée, pécheur de Bethsaïde, et elle était l'heureuse mère des deux apôtres saint Jacques le Majeur et saint Jean l'Évangéliste, qui se trouvaient ainsi cousins au second degré de Notre-Seigneur.

C'est elle qui, forte de sa parenté et poussée par un sentiment d'ambition maternelle, avait, pour ses fils, demandé au Sauveur les deux premières places dans Son royaume. On connaît la réponse du Fils de Dieu : «Vous ne savez ce que vous demandez». **Réponse immortelle qui tombe de tout son poids sur les parents avides, pour leurs enfants, de dignités et surtout de dignités ecclésiastiques.**

Quelques années après l'ascension de Notre-Seigneur, les deux saintes Marie Jacobé et Salomé furent, avec Lazare, ses sœurs et plusieurs autres, exposées sur une barque, qui aborda près de Marseille. En mourant, Notre-Seigneur avait le visage tourné vers l'Occident. Au témoignage des Pères, cette position mystérieuse annonçait que la lumière de la vérité brillerait sur l'Europe d'un éclat particulier. Dix-huit siècles justifient la consolante prédiction. Grâce à la persécution qui dispersa les chrétiens de Jérusalem, nos contrées ne tardèrent pas à recevoir le don de la foi.

Au nombre des premiers apôtres des Gaules, la tradition constante et appuyée sur tous les genres de preuves met la pieuse colonie dont faisaient partie Marie Jacobé et Salomé. Non seulement le nom de ces illustres apôtres, mais le lieu de leur débarquement, les reliques qu'ils apportaient avec eux, leurs travaux, leur mort et leur sépulture furent connus de nos aïeux.

En vain, une critique ignorante et partielle voulut, il y a quelques siècles, contester sur ce point nos titres de gloire. Les négations, les doutes, les préjugés ont disparu devant les faits mis au jour par la science moderne. Infatigable chercheuse, cette science a interrogé les monuments primitifs, écrits en pierre ou sur parchemin ; et de ces archives incontestables elle a montré que la tradition sortait pure comme l'eau de la fontaine. La voici, résumée par un ancien historien, très instruit et connaissant par lui-même les choses dont il parle : cet historien est **Gervais de Tilbury**, maréchal du royaume d'Arles à la fin du douzième siècle.

III – «La province narbonnaise, dit-il, nous offre à l'endroit où le Rhône se jette dans la mer les îles Sticados nommées vulgairement les Camargues¹.

«Là, sur le rivage de la mer, on voit la première des églises du continent qui ait été bâtie en l'honneur de Marie, la

¹ On sait que la province romaine, appelée Narbonnaise, s'étendait, à partir d'Arles, du Rhône aux Pyrénées, et comprenait tout le littoral de la Méditerranée.

très sainte Mère de Dieu, et consacrée par plusieurs des soixante-douze disciples, chassés de la Judée et exposés sur la mer dans une baraque sans voiles. C'étaient Maximin d'Aix, Lazare de Marseille, frère de Marthe et de Marie-Madeleine, Eutrope d'Orange, Georges de Vellay, Throphime d'Arles. La consécration se fit en présence de Marthe, de Marie-Madeleine et de plusieurs autres.

«Sous l'autel de cette basilique, formé par les saints avec de la terre pétrie, et couvert d'une petite table de marbre de Paros, où est une inscription, il y a, selon une antique tradition pleine d'autorité, six têtes de corps saints, disposées en carré. Les autres membres de ces corps sont renfermés dans leurs tombeaux ; et on assure que de ce nombre sont les deux Marie qui, le premier jour après le Sabbat, vinrent avec des parfums, pour voir le tombeau du Sauveur».

Tel est le récit de l'historien. Parce qu'il est du moyen âge, il n'a pu, comme on devait s'y attendre, trouver grâce devant la critique moderne ; ou elle n'a pas connu son témoignage, ou elle n'en fait aucun cas : après avoir indiqué les quelques détails évangéliques concernant une de nos saintes, elle dit dédaigneusement : «C'est tout ce que l'Évangile nous apprend de Salomé, et ce que l'on ajoute de plus est apocryphe» (*Biographie* de Feller, art. SALOMÉ).

Comme tant d'autres, un pareil jugement est loin d'être sans appel. La révision n'en sera même pas difficile ; nous allons montrer que chaque affirmation de la croyance traditionnelle se vérifie par les faits. D'abord, le nom grec de Sticados donné, encore au douzième siècle, aux Camargues, est une preuve que ce pays fut longtemps habité par des Grecs, dont la langue devint l'idiome vulgaire. C'est pour la même raison qu'au quatrième siècle le grec se parlait encore à Arles et dans les villes voisines.

D'ailleurs chacun sait qu'une colonie phocéenne fonda la ville de Marseille, six cents ans avant N.-S. Active, industrielle, cette colonie s'étendit sur les côtes orientales et occidentales de la Méditerranée, pénétra dans l'intérieur des terres, bâtit Antibes, Nice, Agde, et partagea le commerce maritime avec Carthage. Ses flottes allaient jusque dans l'Océan et quelques-unes dans la Baltique.

Fidèle au culte des souvenirs, Marseille a perpétué ses antiques gloires dans l'inscription suivante qu'on lisait, naguère encore, sur le fronton de l'hôtel de ville : «MASSILIA PHOCENSIUM FILIA, ROMÆ SOROR, ATHENARUM ÆMULA, CARTHAGINIS TERROR, CÆSARIS ARMIS VIX CESSIT : Marseille fille des Phocéens, sœur de Rome, rivale d'Athènes, terreur de Carthage, fut à peine vaincue par les armes de César».

IV - Les Camargues, ou, comme on dit plus communément aujourd'hui, la Camargue est un delta ou île d'environ quatre-vingts kilomètres de circuit. Elle est formée par le Rhône qui se divise en deux branches un peu au-dessous d'Arles, et par la Méditerranée où le fleuve se jette par différentes embouchures, appelées Gras, du mot latin *gradus*.

La tradition affirme que l'endroit où abordèrent les saints apôtres de la Provence est dans le voisinage du Gras d'Orgon, non loin de la petite ville qui porte encore le nom des Saintes-Maries, ou celui de Notre-Dame-de-la-Mer. Cette ville, qui fait aujourd'hui partie du département des Bouches-du-Rhône, est un chef-lieu de canton et compte à peine neuf cents habitants.

La tradition ajoute que, voulant rendre grâce à Dieu, qui les avait conduits par Sa Providence, ces saints personnages Lui élevèrent un autel de terre pétrie, parce que, sans doute, ils ne trouvèrent pas d'autres matériaux en ce lieu. Encore aujourd'hui, le voyageur peut s'assurer par ses propres yeux de l'exactitude de ce simple détail, en visitant, dans la ville de Sainte-Marie, l'église de Notre-Dame-de-la-Mer.

Elle est bâtie à l'extrémité méridionale de la Camargue, à la distance de sept grandes lieues de pays de la ville d'Arles et dans le plus affreux désert qu'on puisse imaginer. Le sol, comme celui des environs de Marseille, ne produit ni herbes, ni végétaux d'aucune espèce. On n'y trouve ni pierres, ni aucune sorte de matériaux propres aux constructions. De vastes cloaques d'où s'échappent, surtout en été, des exhalaisons fiévreuses, rendraient ce séjour insupportable aux étrangers ; et les habitants du pays en sont souvent les victimes. Cet autel vénérable, qui a existé jusqu'à l'époque de la Révolution française, avait été vu par tous les pèlerins et signalé par tous les historiens de Notre-Dame-de-la-Mer. La nature des matériaux était pour le savant évêque de Mende, Guillaume Durand, une preuve de sa haute antiquité. On sait que ce grand évêque fut légat du pape Grégoire X, au concile de Lyon, en 1274.

Dans son *Rational des divins Offices*, ouvrage destiné à tous les évêques du monde, il dit : «D'après la pratique universelle de l'Église, les autels doivent être de pierre. On lit cependant dans l'Exode que le Seigneur ordonna de faire un autel de bois de Céthim, qui est incorruptible. L'autel de Latran, à Rome, est aussi de bois ; et au comté de Provence, dans la ville de Sainte-Marie-de-la-Mer, il y a un autel de terre, qu'élevèrent en ce lieu Marie-Madeleine, Marthe, Marie Jacobé et Marie Salomé».

Quant à la table de marbre de Paros dont l'autel fut recouvert, elle pouvait venir des ruines de quelque édifice civil ou religieux, dans lesquels, chacun le sait, les Grecs et les Romains prodiguaient les marbres de toute provenance¹. On peut présumer qu'elle fut placée sur l'autel, soit pour offrir une base plus convenable à l'oblation des saints Mystères, soit pour assurer la conservation de l'autel, en l'empêchant de tomber en poussière. De plus, les saintes architectes avaient eu soin de mettre au milieu même de cet autel un petit pilier de pierre, pour empêcher apparemment que la chute de la tablette n'accélérait la chute de l'autel.

Malgré toutes ces précautions, le vénérable autel finit par avoir le sort de toutes les choses humaines. Ce fut sans doute afin d'en conserver les précieux débris qu'on les enfouit dans le chœur, où ils furent trouvés en 1448.

Pour récompenser l'héroïque fidélité de Ses amis, Dieu fit sourdre une source d'eau douce, qui existe encore, dans l'endroit même où ils s'étaient arrêtés, et où l'on ne trouvait jusque-là que de l'eau salée. Ce prodige consolateur les déterminait à convertir ce lieu en oratoire, qu'ils dédièrent en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, leur très sainte

¹ Grecs d'origine, il est tout naturel que les Phocéens, fondateurs de Marseille, aient eu du marbre de leur pays et en aient laissé des morceaux sur le littoral de la Méditerranée, dont ils étaient les maîtres.

belle-sœur et auguste cousine. Telle fut la raison qui décida les saintes Marie Jacobé et Salomé à se fixer elles-mêmes dans ce lieu, en se construisant une cellule jointe à l'oratoire, tandis que les autres saints personnages de la troupe apostolique allèrent exercer leur zèle à Marseille, à Aix et ailleurs.

Ces deux modestes édifices, l'oratoire et la cellule qui y était jointe, furent l'origine de l'église actuelle de Notre-Dame-de-la-Mer, et le motif de la réédification dans cette ville, après sa destruction par les Sarrasins. A défaut de monuments écrits, on peut avec assurance alléguer, comme preuve de l'antiquité de la tradition touchant l'apostolat et la mort des saintes Marie dans ce lieu, l'église actuelle de Notre-Dame-de-la-Mer, une des plus intéressantes, et, sans contredit, des plus anciennes qui subsistent.

La structure de cet édifice, ses meurtrières, ses murailles fort épaisses, qui s'élèvent à une grande hauteur, et se terminaient par des créneaux, dominés aux angles par des tourelles ; le toit de cet édifice en pierres plates, dont la pente aboutit à une galerie qui fait tout le tour du rempart pour donner aux assiégés la facilité de le défendre ; enfin, la tour supérieure construite au-dessus de l'église, pour servir de retranchement, en cas que l'ennemi vînt s'emparer de la nef, et qui était destinée à renfermer en temps de siège les provisions nécessaires à la vie et les armes propres à la défense ; tout cet ensemble donne à l'église de Notre-Dame-de-la-Mer l'aspect d'une vraie place de guerre.

La construction de cette église, unique en son genre, se perd dans la nuit des temps, et ne peut se placer à aucune des époques d'architecture religieuse assignée par les archéologues. La tradition se contente d'affirmer qu'elle est la plus ancienne qui ait été bâtie sur le continent,

Non moins ancienne est la tradition touchant l'arrivée et la mort des saintes Marie à Notre-Dame-de-la-Mer. On en voit la preuve manifeste dans un petit groupe qui termine la crête du toit de l'église du côté du couchant et qui représente les saintes Marie Jacobé et Salomé, par le type reçu dans le pays pour désigner ces deux saintes : ce sont deux figures de femmes, placées dans une nacelle qui vogue sur la mer.

On ne peut pas supposer que ce groupe ait été ajouté après coup : il est sculpté dans la masse même de cette bande, et l'état de dégradation où il est aujourd'hui vient de la vétusté, puisque, étant placé au-dessus de l'église et entièrement isolé, il n'a jamais été exposé à être mutilé par personne. Si donc les fractures qu'on y remarque viennent des injures de l'air, il faut conclure que ce monument de sculpture est très ancien et contemporain de la construction de l'église. Il faut conclure encore à l'antiquité des armes de la ville de Notre-Dame-de-la-Mer. Elles se composent d'une barque, portant deux figures de femmes debout, avec cette légende : *Navis in pelago* ; la barque sur la mer.

V - L'église des Saintes-Marie n'est pas seulement vénérable par son antiquité, elle l'est encore par les reliques qu'elle renferme. Sachant de la bouche même de Notre-Seigneur que la Palestine devait être bientôt dévastée, les saintes femmes avaient apporté avec elles, en partant de Jérusalem, trois têtes des Saints Innocents et une autre qu'on croit être celle de saint Jacques. Il est certain, du moins, que trois têtes de petits enfants, et une autre plus considérable, furent déposées dans la terre avec les corps des saintes Marie, qu'on inhuma à côté de la source, dans l'oratoire dédié à la très sainte Vierge, et où se trouvait l'autel dont nous avons parlé.

Cette nouvelle affirmation de la tradition immémoriale fut rendue incontestable, en l'an 1448, lorsque le roi René fit faire des fouilles dans l'église de Notre-Dame-de-la-Mer. Jamais précautions plus minutieuses ne furent prises pour s'assurer du fait traditionnel ; jamais solennité plus grande que celle de l'élévation des saintes reliques.

Le roi envoya aux Saintes-Marie le chevalier d'Arlatan, son chambellan, pour présider aux fouilles. La tranchée ouverte, les ouvriers rencontrèrent près du grand autel une certaine quantité de terre, entièrement différente de celle qu'on avait trouvée jusqu'alors, et, au milieu, un petit pilier de pierre blanche tout corrodé, qui portait la petite table en marbre, et que par inadvertance les travailleurs rompirent en plusieurs morceaux.

En continuant la tranchée plus près de l'autel, ils découvrirent un corps humain qui avait les mains croisées sur la poitrine et qui répandait une très suave odeur ; puis, un autre corps environné de pierres minces appelées *plaquettes* ; enfin, près de l'oratoire placé au milieu de l'église, trois têtes d'enfants et une tête d'homme, qui par leur position semblaient décrire la figure d'une croix.

Assuré, d'avoir retrouvé les corps des saintes Marie, le roi désira donner à leur élévation le plus de solennité possible. Elle eut lieu trois mois après l'heureuse découverte, au mois de décembre 1448, en présence du roi René, du cardinal de Foix, légat du Saint-Siège, de douze archevêques et évêques, d'un grand nombre d'abbés, de professeurs en droit canonique et civil, de docteurs, de trois protonotaires apostoliques et de trois notaires publics. On découvrit exactement toutes les reliques indiquées par la tradition. Deux morceaux de marbre blanc furent trouvés sous la tête des saintes : l'un sous celle de sainte Marie Jacobé, avec cette inscription : HIC JACET SANCTA MARIA JACOBI ; l'autre sous celle de sainte Marie Salomé avec ces mots : HIC JACET SANCTA MARIA SALOME .

Le 3 décembre, jour d'impérissable mémoire, le roi, la reine avec leur cour, le légat et les prélats, suivis d'une multitude de peuple accourue de la Provence et d'ailleurs, se rendirent à l'église magnifiquement ornée. Le cardinal chanta pontificalement la messe des saintes Marie, assisté des évêques, des abbés et de tous autres ecclésiastiques, revêtus de leurs ornements. Ensuite on distribua des flambeaux, et tout le clergé avec le roi alla en procession vénérer les saintes reliques, placées à terre devant le maître-autel.

Après quoi, le légat et les évêques de Marseille et de Conserans retirèrent les saints ossements, en essuyant la terre qui y était encore attachée, les lavèrent dans du vin blanc et les déposèrent dans une châsse double, faite en bois de cyprès, et revêtue en dehors et en dedans d'une riche étoffe de soie brochée d'or. On permit alors au peuple de venir les honorer.

Le lendemain, le légat plaça dans une châsse de bois de noyer, que le roi avait fait exécuter avec beaucoup d'art, les quatre têtes trouvées dans la chapelle des Saintes, et déposa cette châsse dans la sacristie. Quant à celle qui renfermait les corps des Saintes, il ordonna de la placer au-dessus de l'église, dans la chapelle supérieure dite de Saint-Michel. Elle y fut élevée solennellement en présence du roi, des prélats et de tout le peuple.

Cette châsse était fermée de quatre serrures qui avaient chacune une clef particulière. Deux de ces clefs furent remises au roi, pour être gardées dans son trésor, les deux autres au prieur du monastère de Montmajour. Le légat pria le roi de ne jamais remettre ces clefs à personne, sans l'agrément préalable du pape ou de son légat, puis il intima au prieur la même défense, sous peine d'excommunication encourue par le seul fait : ce que l'un et l'autre promirent d'observer ponctuellement. De là vient que la châsse ne fut ouverte que cinq fois jusqu'à la Révolution française.

Heureux temps que ceux où les fêtes des saints étaient les fêtes des peuples ; où les rois se faisaient un devoir de déclarer, par des hommages publics et personnels, leur majesté d'emprunt, vassale de la Majesté divine ! Ainsi se reliait la vie du temps à la vie de l'éternité : ainsi s'affermissait la raison du pouvoir et du devoir ; ainsi l'autorité devenait paternelle et l'obéissance filiale ; et la société, constituée sur ses véritables bases, se trouvait à l'abri des révolutions qui, de nos jours, menacent perpétuellement son existence.

VI - Quoique séparée, en quelque sorte, du reste de la Provence, la petite ville de Notre-Dame-de-la-Mer ne fut pas à l'abri de la tourmente qui à la fin du dix-huitième siècle sembla devoir anéantir les reliques et le culte des Saints. La critique de la Renaissance avait nié l'existence de nos saints apôtres, il était logique que la Révolution, fille légitime de la Renaissance, voulût faire disparaître leurs restes sacrés.

Un insigne objet de vénération dans l'église des trois Marie était le coussin des Saintes. C'était un des morceaux de marbre blanc qui, comme nous l'avons dit, fut trouvé sous la tête des saintes amies du Sauveur. Incrusté dans le mur de l'église et depuis plusieurs siècles couvert des pieux baisers de tant de milliers de pèlerins, cet objet sacré fut choisi par la Révolution pour servir de pierre fondamentale à l'un des deux arbres de la liberté, qu'on planta dans le pays.

De plus, toute l'argenterie de l'église et notamment deux reliquaires en forme de bras, où se trouvaient enchâssées des reliques des Saints, furent transportés à Arles, pour être convertis en monnaie. Heureusement les corps des deux Saintes, étant alors enfermés dans une châsse en bois, ne pouvaient pas exciter la cupidité et furent négligés d'abord.

Mais, comme il était aisé de prévoir qu'ils seraient infailliblement profanés, le sieur Antoine Abril, alors en possession de l'église des Saintes-Marie, désirant prévenir ce malheur, invita secrètement, pendant la nuit du 22 octobre 1793, un honnête homme du pays, Antoine Molinier, à l'accompagner dans l'église ; et là, l'un et l'autre ayant ouvert la châsse, ils en retirèrent les reliques des saintes, qui formaient deux paquets distincts. Ils les enveloppèrent dans de la grosse toile et les cachèrent sous terre, dans le bûcher d'Antoine Molinier.

Enfin celui des administrateurs du district d'Arles, qui avait été chargé de transporter dans cette ville l'argenterie de Notre-Dame-de-la-Mer, voulut apparemment sauver un des saints bras. Du moins, quelque temps après, un autre administrateur du district, ayant fait ouvrir un tiroir dans un certain meuble qui avait été à l'usage de son collègue, y trouva le reliquaire renfermant encore la sainte relique.

Ce précieux objet fut ensuite reporté à Notre-Dame-de-la-Mer, dont la municipalité le remit, en 1797, en présence du peuple, à M. Joseph Barrachin, alors chargé de la conduite de cette paroisse. Les habitants reconnurent à l'unanimité l'identité de la relique, vénérée autrefois dans ce lieu. Ils signèrent un acte de cette reconnaissance qui fut certifié par le président de l'administration municipale. La joie du peuple se manifesta alors par des sanglots, et par le saint enthousiasme avec lequel on chanta le *Te Deum*.

Elle n'éclata pas avec moins de vivacité, lorsque la municipalité, ayant résolu d'abattre les arbres de la liberté, on retira de terre le coussin des Saintes, et qu'on le porta comme en triomphe dans l'église où il fut replacé dans le mur comme auparavant. Mais l'allégresse publique sembla n'avoir plus de bornes à l'élévation des saints corps qu'on croyait perdus sans retour.

Le 21 mai 1797, le sieur Molinier ayant déclaré ce qu'il avait fait, toutes les autorités se rendirent sur le lieu désigné, et on trouva enfermées dans la terre les saintes reliques, dans le même état que le sieur Molinier avait décrit aux administrateurs municipaux. Celles de sainte Marie Salomé avaient été autrefois reconnues par Mgr de Mailly, archevêque d'Arles, et celles de sainte Marie Jacobé, par un évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, ainsi qu'on le lisait sur les attestations attachées aux deux paquets et munies des sceaux de ces deux prélats.

Les précieux trésors reposent maintenant dans l'église de Notre-Dame-de-la-Mer ; et la procession des pèlerins, commencée il y a dix-huit siècles, pour honorer les saintes amies du Sauveur, continue de les glorifier et d'implorer leurs faveurs : ce n'est pas en vain. L'histoire est pleine des miracles opérés dans ce lieu béni. Nous n'en citerons que deux.

Parmi les rois, les reines, les savants, les hommes de la noblesse et les hommes du peuple qui se sont succédé au sanctuaire des saintes Marie, figure un grand évêque, originaire de Nantes et qui avait occupé le siège de Saint-Pol, depuis l'année 1332.

Ce prélat, appelé Pierre de Nantes, vint témoigner à nos Saintes sa reconnaissance pour une grâce signalée qu'il avait obtenue par leur intercession, et dont il fit lui-même le récit dans un discours qu'il prononça devant le peuple, en arrivant au terme de son pèlerinage.

«Pendant bien des années, dit-il, j'ai été tourmenté d'une cruelle goutte et privé de l'usage de presque tous mes membres, sans pouvoir même changer de position dans mon lit, que j'étais contraint de garder continuellement. Mon mal ayant encore augmenté et les médecins déclarant que je touchais à ma fin, j'ai eu recours dans cette extrémité aux saintes Marie, fait vœu d'aller visiter leur église, si, par leur intercession, j'obtenais la grâce de pouvoir m'y transporter, et sur-le-champ j'ai composé une hymne en leur honneur.

«Cette hymne à peine achevée, je m'endormis d'un profond sommeil. Vers le milieu de la nuit, étant à demi éveillé, je crus voir les deux saintes qui faisaient des onctions sur mon mal, et m'assurèrent qu'il était guéri. A mon réveil il l'était en effet ; dans l'excès de ma joie, après avoir raconté aux personnes de ma maison la vision et le miracle, je me suis levé plein de force, et mis en chemin pour Notre-Dame-de-la-Mer».

Le prélat y fit de riches présents, et fonda trois autels en l'honneur des Saintes, l'un à Nantes, un au Val des Écoliers,

le troisième chez les Carmes, à Paris. Sa piété reconnaissante le porta encore à composer à la gloire de ses libératrices un office propre, qu'il récita lui-même tous les jours jusqu'à sa mort et qu'il faisait célébrer chaque année le 25 mai, dans une chapelle particulière.

VII - Le même jour, deux siècles plus tard, en 1591, arriva le second miracle. Il eut lieu en présence d'une foule immense, accourue, suivant l'usage, à la fête des Saintes. Un jeune enfant, nommé Jean Antheaume, étant venu avec Marguerite Morel, sa mère, visiter l'église des saintes Marie, se précipita malheureusement par une des meurtrières qui sont au sommet de cette église. Sa mère s'en étant aperçue et voyant le danger de mort évident où était son fils par une telle chute, s'écria : *Hélas grandes saintes, sauvez mon enfant*. On vint au bruit de ses lamentations, et on trouva l'enfant assis par terre sans aucun mal, quoiqu'il fût tombé du haut de l'église.

Le curé des Saintes-Marie, appelé Antoine Béderride, qui accourut avec plusieurs autres personnes que la solennité avait rassemblées, voulut être peint au tableau, comme témoin au miracle. On voit encore aujourd'hui ce tableau dans l'église des Saintes. Il y est en compagnie d'une foule d'ex voto et de monuments dont le nombre augmente de jour en jour ; preuves sensibles de la puissance des saintes amies du Sauveur et de la faveur avec laquelle sont écoutées les prières qu'on leur adresse dans ce vénérable sanctuaire.

VIII - La dévotion tant de fois séculaire pour les saintes Marie ne vieillit pas. Chaque année, le 25 mai et le 22 octobre, elle reparaît dans toute sa vivacité : ces jours-là on célèbre la fête des Saintes avec une pompe extraordinaire et au milieu d'une grande affluence. Laissons parler un témoin oculaire.

«Nous y étant trouvé en 1841, nous avons eu lieu d'admirer la piété et la vive confiance de tous les habitants pour leurs saintes patronnes. Ce jour-là la population tout entière remplit l'église pour assister à la descente de la châsse des Saintes, gardée toute l'année dans la tour au-dessus de l'église. Les fidèles, ayant chacun à la main plusieurs flambeaux allumés, chantent des hymnes en l'honneur des Saintes, comme pour les inviter à descendre parmi eux et à prendre part à la fête.

«Bientôt la châsse paraît à une croisée, au-dessus de l'église ; au moyen d'une machine disposée pour cela dans la tour, elle descend insensiblement, au milieu des acclamations et des chants d'allégresse de tout le peuple, et vient se reposer dans le sanctuaire, sur une estrade, où elle demeure exposée tout le jour. Le peuple assiste à la procession, et le soir, pendant le chant du Magnificat, la châsse s'élève peu à peu et va se replacer dans la tour».

Ainsi se vérifie à l'égard des deux saintes Marie Jacobé et Salomé la promesse du Saint-Esprit : La mémoire des justes sera éternelle. Quel est le favori du monde, ancien ou moderne, son orateur, son poète, son sage, son législateur, son guerrier, qui jouisse d'une pareille immortalité ?

Ainsi encore se vérifie, grâce à une étude consciencieuse des anciens monuments, la tradition des siècles chrétiens. La critique moderne, si affirmative dans ses négations et si dédaigneuse pour le moyen âge, est réduite au silence ; et la France, si aimée de Dieu, rentre en possession de ses antiques gloires. Puisse-t-elle en être fière, et dans les jours périlleux qu'elle traverse, **recourir avec foi aux puissantes protectrices**, apportées à ses rivages sur une barque sans gouvernail et sans voile : *navis in pelago*

La plus grande partie de cette notice est prise des Monuments inédits sur l'apostolat de saint Lazare, etc., publiés par le savant et vénérable M. Faillon. 2 vol. in fol., t. I, p. 1266.

SAINT CLÉOPHAS

I - Le chapitre xxiv de saint Luc, depuis le verset 13 jusqu'au verset 33, renferme un des plus suaves récits de l'Évangile. C'était sur le soir du jour de la résurrection de Notre-Seigneur :

«Voilà que deux d'entre les disciples s'en allaient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades. Et ils s'entretenaient de ce qui s'était passé. Or, pendant qu'ils parlaient et qu'ils s'entretenaient ensemble, Jésus Lui-même s'approchant se mit à marcher avec eux. Mais quelque chose était sur leurs yeux, et les empêchait de Le reconnaître. Et Il leur dit : De quoi vous entretenez-vous en marchant ? Et pourquoi êtes-vous tristes ?

«Et l'un d'eux, nommé Cléophas, lui dit : Êtes-Vous le seul étranger dans Jérusalem, au point d'ignorer ce qui vient de s'y passer en ces jours ? Et Il leur dit : Quoi donc ? Ils répondirent : Touchant Jésus de Nazareth, ce prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ; et comme les princes des prêtres et nos chefs L'ont livré, pour être condamné à mort et L'ont crucifié. Or, nous espérions que ce serait Lui qui délivrerait Israël : et de plus encore, voici maintenant le troisième jour depuis que ces choses sont arrivées.

«Il est vrai que quelques femmes, de celles qui étaient avec nous, nous ont troublés, car étant allées avant le jour au sépulcre, et n'ayant point trouvé Son corps, elles sont venues, disant qu'elles ont vu des anges, qui les ont assurées qu'Il vivait, et quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre, et ont trouvé que toutes choses étaient comme les femmes les avaient rapportées ; mais pour Lui ils ne L'ont point trouvé. Jésus leur dit : Insensés, dont le cœur est si lent à croire ce que les prophètes ont annoncé ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrit toutes ces choses, et qu'Il entrât ainsi dans Sa gloire ? Et commençant depuis Moïse, et continuant par tous les prophètes, Il leur interprétait ce qui avait été dit de Lui dans toutes les Écritures.

«Et ils approchaient du bourg où ils se rendaient, et Il parut vouloir aller plus loin. Mais ils Le forcèrent de s'arrêter, disant : Demeurez avec nous ; car il se fait tard et le jour est déjà sur son déclin. Et Il entra avec eux. Et étant à table, Il prit le pain et le bénit ; et l'ayant rompu Il le leur donna. Dans ce moment leurs yeux s'ouvrirent, et ils Le reconnurent ; mais Il disparut à leurs yeux. Et ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas embrasé en nous, lorsqu'Il nous parlait dans le chemin, et qu'Il nous expliquait les Écritures ? Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent assemblés les onze et ceux qui les suivaient, et ils leur racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils avaient reconnu le Seigneur à la fraction du pain».

II - Emmaüs, où se rendaient les deux disciples, était un bourg distant de Jérusalem d'environ trois lieues, et renommé par ses eaux thermales. C'était autrefois une place importante, mais des soldats romains y ayant été massacrés, Quintilius Varus, gouverneur de la Judée, la fit brûler quelques années avant Notre-Seigneur. Soit à cause des nombreux étrangers que ses bains y attiraient, soit pour toute autre raison, Emmaüs fut promptement rebâti. Après la prise de Jérusalem, les Romains en firent même une ville considérable à laquelle, en souvenir de leurs victoires, ils donnèrent le nom de Nicopolis (ville de Victoire). Commencée par Vespasien, elle fut agrandie par Alexandre Sévère et par Héliogabale. Un simple village, appelé Culonich, la remplace aujourd'hui.

Parmi les sources chaudes qui faisaient la réputation d'Emmaüs, il y en eut une dont l'histoire nous fait connaître la propriété miraculeuse. Voici en quels termes en parle l'historien grec Sozomène : «Avant d'arriver à Emmaüs, non loin de l'endroit où trois routes se rencontrent et où Notre-Seigneur, marchant avec Cléophas le jour de Sa Résurrection, feignit de vouloir se rendre à un autre bourg, se trouve une source salutaire, qui guérit de leurs maladies non seulement les hommes, mais les animaux. La tradition est que, dans un de ses voyages, le Sauveur, accompagné de Ses disciples, se lava les pieds à cette source et lui communiqua Sa vertu miraculeuse».

Les deux disciples s'entretenaient entre eux du Messie, de leurs espérances et de leurs regrets. On sait que lorsque deux disciples de quelque sage marchaient dans la campagne, ils devaient s'entretenir de la loi ; autrement ils étaient répréhensibles. C'est au milieu de la conversation de Cléophas et de son compagnon, dont le nom est incertain¹, que Notre-Seigneur s'approcha d'eux, sous la figure d'un étranger. Après les avoir écoutés quelques instants, Il prit Lui-même la parole et leur montra tout ce que les Écritures disaient du Messie et surtout de Ses souffrances. Le discours du divin Maître ravissait les heureux disciples, lorsqu'Il feignit de vouloir les quitter. Ils s'y opposèrent et mirent tant d'instance à Le retenir, que l'Évangile dit qu'ils Le forcèrent. Il entra donc avec eux dans la maison de Cléophas et les récompensa magnifiquement de leur hospitalité.

S'étant mis à table avec eux, Il prit le pain, le bénit, le rompit et le leur présenta. Dans notre traité du *Signe de la Croix*, nous avons montré que l'usage de bénir le pain, en d'autres termes de dire le *Bénédicté*, est aussi ancien que le monde, aussi étendu que le genre humain : commun aux juifs, aux gentils, aux Grecs, aux Romains, aux sauvages même, en un mot à tous les peuples et peuplades des quatre parties du monde : **de sorte qu'il n'y a, pour manger sans prier, que les bêtes et ceux qui leur ressemblent.**

Chez les juifs, dans les repas ordinaires, c'était le père de famille qui récitait la prière. Mais lorsqu'un docteur de la loi était présent, c'est lui qui disait le *Bénédicté* ; les convives répondaient : *Amen*. Celui qui avait béni la table rompait aussi le pain et le présentait aux convives. Ceux-ci ne commençaient à manger qu'après qu'il avait goûté aux mets. Jésus commença donc la prière traditionnelle : *Bénissez le Seigneur qui nous a donné le pain de la terre*, et les deux disciples répondirent : *Amen*.

Il rompit alors le pain, et Il le leur offrit. Mais ce pain était devenu entre Ses mains Son propre corps, de sorte que **Notre-Seigneur Lui-même est le premier qui ait donné la communion sous une seule espèce** ; d'une part, il n'est nullement question de consécration de calice ; d'autre part, aussitôt après la porrection du pain, les yeux des disciples fu-

¹ Saint Ambroise, qui plusieurs fois parle de lui dans ses ouvrages, l'appelle Aminaon ; Origène croit que c'était saint Siméon, frère de saint Jacques et fils de saint Cléophas. *Comment. in Joan.*

rent ouverts, et ils reconnurent Notre-Seigneur qui disparut. **Ainsi se trouve justifié d'avance l'usage de la communion sous une seule espèce.**

Nous voyons ici la récompense de l'hospitalité et l'effet admirable de la sainte Eucharistie. C'est en mangeant la chair de l'Homme-Dieu que le chrétien ouvre les yeux à la vérité sur tous les devoirs de la vie et qu'il trouve la force de les accomplir. La pauvre humanité a toujours eu la conscience plus ou moins nette de ce fait mystérieux et fait de cet aliment divin. De là, chez tous les peuples, des sacrifices sanglants et la manducation de la chair immolée, c'est-à-dire consacrée, et, en quelque sorte, divinisée par le sacrifice.

On croit que le *bénédicté* dont il est question dans notre évangile n'est pas celui qui avait lieu au commencement du repas. Il serait donc probable que Notre-Seigneur voulut manger avec les deux disciples, afin de les convaincre qu'il n'était pas un fantôme, et que ce fut vers la fin du repas qu'il bénit le pain, et, comme dans la dernière cène, le changea en Son corps adorable. L'Évangile ajoute qu'après cette manducation divine, Notre-Seigneur disparut. Tel est, en effet, le privilège des corps glorieux de pouvoir se rendre visibles ou invisibles à volonté : nous le voyons plusieurs fois dans Notre-Seigneur ressuscité, modèle des élus.

Hélécas, évêque de Saragosse, dit dans ses *Additions à la Chronique de Lucius Dexter* que Cléophas, ou Alphée, l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, est le frère de saint Joseph, époux de la très sainte Vierge et le père de saint Jacques le Mineur ; il était par conséquent l'oncle de Notre-Seigneur, et c'est pour honorer cette parenté qu'il avait bien voulu lui donner, que Notre-Seigneur lui apparut avant de se faire voir aux apôtres réunis dans le Cénacle.

Saint Luc rapporte en effet que saint Cléophas et son compagnon revinrent aussitôt à Jérusalem pour dire aux apôtres qu'ils avaient vu le Seigneur. Ils les trouvèrent assemblés avec d'autres disciples qui leur dirent : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et Il est apparu à Simon (Pierre). Saint Cléophas et l'autre disciple, qu'Origène croit avoir été son fils saint Siméon, racontèrent alors ce qui leur était arrivé dans le chemin et comment ils avaient reconnu le Seigneur à la fraction du pain. Et pendant qu'ils parlaient, Jésus se tint au milieu d'eux et leur dit : *La paix soit avec vous !*

III - Revenu à Emmaüs, dont il était habitant, Cléophas prêcha courageusement la divinité de Notre-Seigneur. Les Juifs, irrités, s'emparèrent de sa personne et le mirent à mort, suivant la tradition, dans la maison même où il avait eu le bonheur de recevoir le divin Maître. Sa fête est fixée au 25 septembre dans le Martyrologe romain, qui s'exprime ainsi : «Au bourg d'Emmaüs, naissance du bienheureux Cléophas, disciple de Jésus-Christ, que la tradition nous apprend avoir été martyrisé par les Juifs pour avoir prêché Jésus-Christ, dans la même maison où il avait reçu Notre-Seigneur à sa table, et où on lui éleva un glorieux tombeau».

Sa maison, consacrée par la présence du Divin Maître, devint une église, dans laquelle, au rapport de saint Jérôme, on célébrait les saints mystères.

Remarquons le sens profond du langage de l'Église : pour elle le jour du martyre de ses enfants n'est pas le jour de leur mort, mais le jour de leur naissance. Ainsi mourir, c'est naître. Rien n'est plus vrai, plus beau et plus désirable. Vivons donc comme les Saints, et le jour de notre mort sera le jour où nous naîtrons à la vie véritable.

Saint Cléophas était l'objet d'un culte particulier chez les chevaliers teutoniques ; dans les anciens bréviaires on trouve en son honneur l'oraison suivante : «Apaisé par les supplications du bienheureux Cléophas, Votre disciple et Votre martyr, accordez-nous, Seigneur, nous Vous en conjurons, le pardon de nos péchés, et les remèdes qui nous communiquent l'immortalité» : *Beati Cleophæ martyris tui atque discipuli, quæsumus, Domine, supplicatione placatus, et veniam nobis tribue, et remedia sempiterna concede.*

SAINT JOSEPH BARSABAS OU LE JUSTE

I - Le peuple juif était la figure prophétique du peuple chrétien. Or, l'ancien peuple de Dieu avait été formé par douze patriarches, pères des douze tribus d'Israël. Il en devait être ainsi du nouveau peuple de Dieu. Notre-Seigneur, qui était venu pour accomplir toutes les figures, avait choisi douze apôtres, destinés à devenir les pères de toutes les tribus chrétiennes, répandues, non plus dans les étroites limites de la Judée, mais dans tout l'univers. Depuis la prévarication de Judas, ce nombre sacré n'était plus entier. Il fallait, avant la descente du Saint-Esprit, le compléter authentiquement : c'est le devoir que va remplir saint Pierre, chef du collège apostolique.

Écoutons les Actes des apôtres, chapitre I^{er}, versets 14 à 26 : suivant l'ordre du divin Maître montant au ciel, les apôtres et les disciples faisaient leur retraite, enfermés dans le Cénacle :

«Tous persévéraient unanimement dans la prière avec les femmes¹ et Marie, mère de Jésus, et ses frères.

«En ce jour-là, Pierre se levant au milieu des frères dit (ils étaient ensemble environ cent vingt) : Mes frères, il faut que ce que le Saint-Esprit, par la bouche de David, avait prédit de Judas, qui a été le guide de ceux qui ont pris Jésus, soit accompli. Il était compté parmi nous, et avait partagé le même ministère. Et il a acquis un champ du salaire de l'iniquité, et s'étant pendu, il s'est rompu par le milieu du corps, et toutes ses entrailles se sont répandues. Et ceci a été connu de tous les habitants de Jérusalem, en sorte que le champ a été appelé en leur langue, *haceldama*, c'est-à-dire champ du Sang.

«Il faut donc que ceux qui ont été en notre compagnie, pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous², à commencer depuis le baptême de Jean, jusqu'au jour où Il a été élevé au milieu de nous, il y en ait un qui devienne avec nous témoin de Sa Résurrection. Et ils en présentèrent deux : Joseph appelé Barsabas, lequel était surnommé le Juste, et Mathias. Et, priant, ils dirent : Seigneur, Vous qui connaissez les cœurs de tous, montrez-nous lequel des deux Vous avez élu, afin qu'il prenne place dans le ministère et l'apostolat, dont Judas est criminellement sorti pour aller en son lieu. Aussitôt ils tirèrent leurs noms au sort, et le sort tomba sur Mathias, et il fut compté parmi les onze apôtres».

Il est dit que Judas acquit un champ du salaire de son iniquité. La vérité est qu'il n'acheta pas ce champ, puisqu'il jeta aux pieds des prêtres le prix de son crime ; mais saint Pierre a pu dire qu'il acquit ce champ, puisqu'il posséda l'argent avec lequel il fut acheté. Ce champ voisin de Jérusalem s'appelait d'abord le champ du Potier, parce que les potiers en tiraient la terre pour fabriquer leurs vases ; puis champ de Judas, parce qu'il fut acheté avec l'argent de Judas ; enfin il fut appelé champ du Sang, parce qu'il fut payé au prix du sang de Notre-Seigneur : en sorte que les Juifs ne pouvaient le nommer sans rappeler le souvenir de leur déicide.

Ils le destinèrent à la sépulture des étrangers. La Providence s'est chargée d'accomplir leur dessein, à travers tous les siècles. On sait que **l'impératrice sainte Héléne fit transporter à Rome la terre de l'Haceldama, dont on fit un cimetière pour les pèlerins. Le cimetière, voisin du Vatican, existe encore.**

II - On demande comment les apôtres ont pu confier à l'incertitude du sort une chose aussi importante qu'une vocation à l'apostolat. Il y a plusieurs réponses à cette question.

Premièrement, les apôtres suivirent d'illustres exemples, consignés dans l'Écriture. Saül fut créé roi par le sort ; Achan fut découvert par le sort ; la Terre promise fut partagée entre les douze tribus par le sort.

Secondement, les apôtres prièrent Dieu qu'Il daigne faire tomber le sort sur celui qu'Il avait élu, et il n'est pas douteux que cette prière de l'Église tout entière n'ait été exaucée.

Troisièmement, les Pères croient que les apôtres avaient demandé un signe sensible qui confirmât la vérité du sort.

Quatrièmement, cette décision par le sort prouve l'égalité des mérites entre saint Joseph et saint Mathias.

Barsabas ou Joseph le Juste était frère de saint Jacques le Mineur, par conséquent fils d'Alphée et de Marie, et proche parent du Sauveur. Ses vertus étaient si grandes et si connues, qu'il fut jugé digne de prendre rang parmi les apôtres. Toutefois, la Providence ne le permit pas : dans la sagesse de Ses conseils, Notre-Seigneur ne voulut pas qu'on crût dans la suite des siècles que, dans la vocation à l'apostolat, Il avait eu la moindre préférence pour Ses parents.

Du reste, ce qui montre la sainteté de Barsabas, c'est qu'il ne témoigna aucune peine, aucun sentiment de jalousie en se voyant préférer saint Mathias, et que dans le rang inférieur du simple disciple du Sauveur, il travailla avec ardeur à la gloire du divin Maître.

Suivant quelques anciens Pères, il devint évêque d'Éleutéroplis en Palestine. Le Martyrologe romain résume ainsi sa vie : «Le 20 juillet, fête de saint Joseph, qui fut surnommé le Juste, et que les apôtres proposèrent avec saint Mathias, pour remplir la place de l'apostolat du traître Judas. Mais le sort étant tombé sur Mathias, il ne se livra pas avec moins d'ardeur au ministère de la prédication et aux exercices de sainteté ; et après avoir supporté une longue persécution de la part des Juifs, pour la foi de Jésus-Christ, il mourut triomphant dans la Judée. On rapporte aussi de ce saint que, ayant bu du poison, il n'en éprouva aucun mal, à cause de sa foi en Notre-Seigneur».

Ainsi s'accomplit dès le commencement de l'Église la promesse du divin Maître : «Si ceux qui croiront en Moi boivent du poison, il ne leur nuira pas» : *Si venenum quid biberint non eis nocebit*. Mais il y a un poison bien plus dangereux que celui qui tue le corps, c'est celui qui donne la mort à l'âme, le péché mortel. Soyons tous sur nos gardes. Aujourd'hui des millions de coupes le versent à pleins bords dans les villages mêmes, comme dans les villes. Quant à saint Mathias, l'histoire nous apprend qu'il prêcha l'Évangile en Éthiopie, et en Judée, où il mourut de la mort des saints. Ses reliques furent apportées à Trèves, où Cornélius a Lapidé dit les avoir vues et vénérées : *Vidi et veneratus sum Treviris reliquias sancti Mathiæ in ecclesia cathedrali*.

¹ Les saintes femmes qui suivaient et assistaient Notre-Seigneur.

² Ceci prouve que Barsabas et Mathias étaient du nombre des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur.

SAINT ZACHARIE - PÈRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

I - Au chapitre xxiii de son Évangile, saint Matthieu rapporte les anathèmes trop mérités que Notre-Seigneur lance contre les Scribes et les Pharisiens, dont l'orgueil, l'hypocrisie et les fausses interprétations de l'Écriture devaient perdre la nation juive :

«Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui à l'extérieure paraissent beaux, et qui au dedans sont faits d'ossements de morts et de corruption.

«Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et qui dites : Si nous avons été du temps de nos pères, nous n'aurions pas répandu avec eux le sang des Prophètes. Ainsi vous vous rendez à vous-mêmes témoignage que vous êtes les enfants de ceux qui ont tué les prophètes. Remplissez donc la mesure de vos pères.

«En effet, voilà que je vous enverrai des prophètes, et des sages, et des docteurs, et vous tuerez plusieurs d'entre eux, et vous en crucifierez, et vous en flagellerez plusieurs dans vos synagogues, et vous les poursuivrez de ville en ville. De sorte que tout le sang innocent répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang du juste Abel, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le vestibule et l'autel. Je vous le dis en vérité, tous ces fléaux tomberont sur vous.

«Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-Je voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !»

Ces touchantes paroles montrent par quelle vive et tendre charité étaient inspirés les reproches qui précèdent.

II - Cherchons maintenant quel est le Zacharie dont parle Notre-Seigneur. Sur ce point d'histoire, saint Jérôme émet une opinion qui est loin d'être partagée par les premiers Pères de l'Église. Au moyen d'une explication laborieuse et qui ne paraît pas concluante, le savant docteur prétend que le Zacharie dont il s'agit est Zacharie, fils du grand prêtre Joias, mis à mort entre le temple et l'autel, par Joas, roi de Juda. A son avis, l'opinion contraire, ne se trouvant que dans des évangiles apocryphes, ne mérite aucune attention : *Hoc quia de Scripturis non habet auctoritatem eadem facilitate contemnitur, qua probatur* (Matth., xxiii).

Le cardinal Baronius est loin de partager le sentiment de saint Jérôme. D'accord avec les plus anciens pères de l'Église, le savant annaliste soutient que le Zacharie dont parle Notre-Seigneur est le père de saint Jean-Baptiste, mis à mort pour avoir caché son fils pendant le massacre des Innocents. Son sentiment s'appuie sur les preuves suivantes :

1° S'il y a des erreurs dans les livres apocryphes, il y a aussi des vérités. La loyauté ne permet pas de rejeter tout ce qu'ils contiennent, malgré le silence des Écritures canoniques. Combien de vérités ne sont pas renfermées dans le texte sacré !

2° Dans ses *Annales ecclésiastiques*, approuvées par le sixième concile général, saint Pierre, évêque d'Alexandrie et martyr, s'exprime ainsi : «Dans le massacre des enfants de Bethléem, Hérode voulut envelopper un autre enfant né déjà depuis quelque temps, il le fit soigneusement chercher ; mais ne l'ayant pas trouvé, il ordonna de mettre à mort, entre le temple et l'autel, Zacharie, père de cet enfant, qui s'était enfui avec sa mère Élisabeth».

Les autres Pères de l'Église : saint Cyrille d'Alexandrie, Origène, saint Grégoire de Nysse, saint Basile, saint Epiphane, et plus tard saint Thomas, Denis le Chartreux, et d'autres encore, parlent du meurtre de Zacharie par Hérode, comme en parle le saint évêque d'Alexandrie. A part tous ces témoignages le caractère d'Hérode suffirait pour permettre d'affirmer le fait en question. A tout prix, ce prince jaloux et cruel ne voulait avoir ni compétiteur ni rival ; il est vrai, saint Jean-Baptiste n'était pas compris dans l'ordre de mettre à mort tous les enfants de Bethléem et des environs ; il était né hors du territoire désigné.

Mais sa naissance avait eu un très grand retentissement, à cause des miracles qui l'avaient accompagnée ; on en parlait dans la Judée. Comme les Juifs eux-mêmes semblèrent le croire plus tard, Hérode put très bien soupçonner saint Jean-Baptiste d'être le Messie. Ce simple soupçon suffit pour expliquer sa conduite.

3° Notre-Seigneur dit aux Juifs qu'ils feront tomber sur eux tout le sang innocent qui a été versé depuis celui d'Abel le Juste, jusqu'à celui de Zacharie fils de Barachie, mis à mort entre le vestibule et l'autel. On voit que Notre-Seigneur a voulu indiquer le premier et le dernier Juste massacré. Or, si, comme le prétend saint Jérôme, il avait parlé de Zacharie mis à mort par Joas, il en résulterait que tout le sang versé depuis cette époque ne serait pas retombé sur les Juifs. D'où viendrait cette exception, et où en est la preuve ?

De plus, la manière dont s'exprime Notre-Seigneur semble indiquer clairement qu'il s'agit de Zacharie père de saint Jean-Baptiste. Il ne dit pas : «le sang de Zacharie que vos pères ont tué», ce qu'il aurait fait s'il avait voulu parler d'un meurtre accompli depuis plusieurs siècles. Mais Il dit : «le sang de Zacharie que vous avez tué», ce qui désigne un fait récent, un fait actuel dont ses auditeurs avaient été les auteurs, les complices et les témoins.

Ce qui paraît avoir induit saint Jérôme en erreur, c'est l'ignorance d'un détail très précis qui nous a été conservé par un des plus anciens Pères, saint Hippolyte, martyrisé sous Alexandre Sévère. Cet évêque, d'une grande autorité, nous apprend que le père de saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, s'appelait Barachie. Au témoignage de saint Hippolyte se joint celui non moins explicite de saint Epiphane, fort instruit de l'histoire de la Judée, son pays natal.

4° Une autre preuve que c'est bien Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, qui par ordre d'Hérode fut mis à mort entre le temple et l'autel, se trouve dans ce passage de Tertullien : «Zacharie fut immolé entre le temple et l'autel, comme en font foi les traces de son sang empreintes sur les murailles». Il est de toute évidence qu'il s'agit ici, non du premier temple où Joas fit mettre à mort le grand prêtre Joias, puisque ce temple avait été détruit par Nabuchodonosor, mais du second temple rebâti par Zorobabel, au retour de la captivité et restauré par Hérode. Au reste, les hérétiques eux-mêmes, tels que les Gnostiques, contemporains des apôtres, ou à peu près, affirment sans hésiter que c'est Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, qui a été immolé entre le vestibule et l'autel, et dont le sang se voyait encore sur les murs. «Je me

souviens, ajoute Baronius, d'avoir lu dans une ancienne relation manuscrite d'un pèlerinage en Terre sainte, conservée à la bibliothèque du Vatican, l'affirmation positive du fait qui nous occupe».

III - Maintenant que nous connaissons la mort de saint Zacharie, il n'est pas sans intérêt d'avoir quelques détails sur sa vie. L'Évangile nous dit qu'il était marié à sainte Élisabeth, cousine germaine de la sainte Vierge, et par conséquent parent par alliance de Notre-Seigneur. Il était prêtre de la classe d'Abia (Abia était l'aïeul d'Aaron). Si on demandait à cent mille chrétiens ce qu'était la classe d'Abia, combien seraient en état de répondre ? Peut-être pas vingt. **Tant il est vrai, ou qu'on ne lit plus l'Évangile, ou qu'on le lit sans comprendre. Cependant l'Évangile, et non les auteurs païens, non les journaux, non les romans, est la lumière de l'esprit, le guide du cœur, le foyer de la vie chrétienne, la loi divine sur laquelle nous serons tous jugés.**

Voici donc ce qu'était la classe d'Abia. La tribu de Lévi, à laquelle était réservé exclusivement le sacerdoce avec toutes ses fonctions, s'était considérablement multipliée. David, voyant que ces prêtres ne pouvaient, à cause de leur nombre, remplir tous ensemble les ministères sacrés, les partagea en vingt-quatre familles ou classes, dont chacune était de service pendant une semaine. Afin d'éviter entre elles toute rivalité, le sort décida quelle serait la première, la seconde, la troisième, qui entrerait en fonctions. La huitième qui sortit fut la famille d'Abia, dont Zacharie était membre.

Les principales fonctions des prêtres dans le temple de Jérusalem étaient au nombre de quatre :

- la première, immoler les victimes ;
- la seconde, allumer les flambeaux sur le chandelier aux sept branches ;
- la troisième, chaque sabbat, placer les douze pains nouveaux sur l'autel de propitiation et enlever les anciens ;
- la quatrième, faire brûler l'encens sur l'autel des parfums, ce qui devait se renouveler deux fois par jour, le matin et le soir ; cette dernière fonction était échuë à Zacharie, dans la semaine où il lui fut révélé qu'il aurait un fils.

L'Évangile nous apprend de quelle manière eut lieu cette révélation. Le peuple en foule était assemblé sous les portiques du temple, pour assister à l'heure de l'encens ; le prêtre Zacharie fait brûler le parfum ; l'archange Gabriel lui apparaît et lui annonce la naissance d'un fils, qui sera grand devant le Seigneur et qui préparera les voies du Messie. Zacharie hésite un instant à croire à tant de bonheur ; en punition, il est frappé de mutisme : tout le peuple en est témoin, et cet événement retentit dans tout Jérusalem.

Moins que personne, Hérode ne put l'ignorer, et à défaut de l'enfant de Zacharie, échappé à sa fureur, il fit mourir le père qui lui portait ombrage. De là vient que le vénérable père de saint Jean-Baptiste, mis à mort à cause de Notre-Seigneur, est inscrit au nombre des Saints. Le Martyrologe romain fixe sa fête au 5 novembre, conformément au témoignage d'Origène, de saint Grégoire de Nysse, de saint Pierre d'Alexandrie et d'autres encore.

Sa tête se conserve à Rome dans la basilique de Latran, où elle est de temps à autre exposée à la vénération des fidèles. «C'est là, dit Cornélius à Lapidé, que je l'ai vue et honorée : *Ibi illud vidi et veneratus sum*».

IV - Dans ces biographies, plusieurs fois le temple de Jérusalem a été et sera nommé. Nous saisissons cette occasion pour entrer dans quelques détails sur la magnificence et la richesse incomparables de cet édifice, une des sept merveilles du monde¹.

D'une part, ces détails, très peu connus de nos jours, compléteront l'histoire du vénérable père du Précurseur, en faisant ressortir la majesté des fonctions dont il était revêtu ; d'autre part, ils seront une réponse péremptoire à ces hommes qui ne trouvent pas mauvais qu'on dépense cent millions pour bâtir un théâtre, et qui disent des dépenses faites pour orner nos églises ce que Judas, leur précurseur, osa dire du parfum répandu sur la tête de son divin Maître : Pourquoi cette perte ?

Je dis péremptoire : car c'est Dieu Lui-même qui avait inspiré, et qui bénit l'incroyable profusion de richesses employées à la construction et à l'embellissement de Sa demeure parmi les hommes.

Écoutons les Livres saints, et l'historien le plus renommé parmi les Juifs, le prêtre Josèphe. Pour construire le temple de Salomon, on employa trente mille bûcherons à couper les bois dans les forêts du Liban pour la charpente et la menuiserie ; soixante-dix mille manœuvres pour porter les matériaux ; quatre-vingt mille maçons pour tailler les pierres, et trois mille trois cents architectes chargés de l'intendance des travaux. Tous ces ouvriers travaillèrent pendant sept ans.

L'édifice sacré fut bâti sur le modèle du tabernacle ou temple portatif construit par Moïse, mais dans des proportions autrement considérables. Il comprenait le temple proprement dit, et deux cours ou parvis. Parlons d'abord du temple.

V - Le temple. Le temple fut élevé sur le mont Moria, une des collines de Jérusalem, **à l'endroit même où, suivant la tradition, eut lieu le sacrifice d'Abraham, figure du sacrifice de Notre-Seigneur.** Avant de commencer la bâtisse proprement dite il fallut d'abord aplanir le terrain. C'est ce que fit Salomon en élevant au fond de la vallée de Cédron, à l'est de la montagne, une puissante muraille en pierres de taille, haute de quatre cents coudées, environ six cents pieds, et en remplissant de terre l'espace limité et soutenu par ce mur. De semblables murs de soutènement furent construits, aux autres côtés de la montagne. A ce quadrilatère s'ajoutèrent de nouvelles murailles qui servirent de clôture aux parvis.

Les fondations du temple furent composées de pierres énormes, profondément enfoncées dans la terre, si bien taillées et de si grande valeur que le texte sacré les appelle *pierres précieuses*. Chacune de ces pierres avait trente pieds de longueur, dix de largeur, cinq d'épaisseur. Elles étaient si artistement jointes les unes aux autres, qu'à peine pouvait-on apercevoir les joints.

Le temple proprement dit se composait de trois parties placées à la suite l'une de l'autre : 1° le vestibule ; 2° le Saint ; 3° le Saint des Saints.

¹ Il s'agit du premier temple, dont le second n'égalait jamais la magnificence.

L'Écriture nous donne les dimensions du temple ; elles sont comptées *dans œuvre*, c'est-à-dire à l'intérieur des murs. En voici le tableau :

Longueur du vestibule : 5m 20 ; Largeur du vestibule : 10m 50 ; Hauteur du vestibule : 31m 50 ; Longueur du Saint : 21 mètres ; Largeur du Saint : 10m 50 ; Hauteur du Saint : 15m 75 ; Longueur du Saint des Saints : 10m 50 ; Largeur du Saint des Saints : 10m 50 ; Hauteur du Saint des Saints : 10m 50.

La longueur totale du temple, sans les chambres latérales, c'est-à-dire du vestibule, du Saint et du Saint des Saints, épaisseur des murs comprise, était de 137 pieds. La largeur totale du temple, dans les mêmes conditions, était de 32 pieds. La longueur totale du temple complet, à l'extérieur, c'est-à-dire en comprenant les chambres qui l'entouraient et l'épaisseur des murailles, était de 161 pieds. La largeur totale du temple dans les mêmes conditions était de 80 pieds.

On voit que le temple de Salomon ne se distinguait point par des proportions extraordinaires ; on en est frappé quand on le compare à nos belles cathédrales. Notre étonnement cessera, si nous réfléchissons que les juifs, comme les païens, ne faisaient pas de leur temple le même usage que nous faisons de nos églises. Il n'y avait chez eux que les ministres du culte qui entrassent dans le temple proprement dit, et seulement dans certaines circonstances déterminées.

Les cérémonies liturgiques étaient célébrées à l'extérieur, dans les parvis, où se tenait la masse des adorateurs, et qui faisaient aussi partie de l'édifice sacré. Le temple de Jérusalem n'avait donc pas besoin de dimensions colossales, comme nos cathédrales qui doivent posséder une vaste enceinte, pour que de longues processions puissent s'y développer en présence de plusieurs milliers de fidèles.

VI – Le vestibule, qui occupait pour le moins toute la largeur de la façade du temple, c'est-à-dire 80 pieds, s'élevait à 96 pieds. Ce vestibule, regardant l'Orient, avait une porte toujours ouverte dont le linteau était soutenu par deux magnifiques colonnes d'airain, de 6 pieds de diamètre. Le chapiteau de ces colonnes avait la forme d'une fleur de lis épanouie, dont la partie inférieure, renflée, était couverte d'un ornement semblable aux mailles d'un réseau et bordé par deux rangées de grenades. Le vestibule était tout couvert d'or à l'intérieur¹.

Une porte en bois doré, à deux battants, séparait le vestibule de la première partie du temple appelé le Saint, et dont l'entrée était interdite à tous ceux qui n'étaient pas prêtres. Quelle éblouissante splendeur ! Toutes les pierres de tailles si belles et si bien polies, qui composaient les murs de tout l'édifice, étaient entièrement couvertes d'une boiserie de cèdre, plaquée de feuilles d'or. Sur ces lambris étaient sculptés en relief des chérubins, des palmes, des coloquintes, des fleurs épanouies, le tout recouvert d'épaisses lames d'or.

Le parquet était également recouvert de lames d'or. Il était en bois de cyprès dans le Saint, en bois de cèdre dans le Saint des Saints. Les lames d'or étaient fixées avec des clous d'or. La porte du Saint avait deux battants en bois de cyprès, qui se mouvaient sur des gonds d'or et étaient ornés de sculptures couvertes de lames d'or.

L'assemblage de cette partie du temple était digne de sa riche décoration. Dix tables et dix chandeliers d'or étaient rangés le long des parois. Au fond, c'est-à-dire devant l'entrée du Saint des Saints, était l'autel des parfums, en bois de cèdre garni de lames d'or. L'encens qu'on brûlait était composé des parfums les plus chers, et il était défendu de se servir de semblables parfums partout ailleurs.

À droite, était la table d'or chargée des douze pains de proposition, offerts au Seigneur : hommage d'adoration permanente des douze tribus d'Israël. À gauche, était le chandelier d'or, aux sept branches ; ce chandelier supportait non pas des cierges, mais sept lampes, brûlant des mèches à l'huile et munies de leurs mouchettes. Quand le prêtre venait moucher les lampes, il portait sur la main un plat d'or massif plein d'eau claire pour y éteindre les mouchures, afin qu'il n'y eût pas dans le lieu saint la moindre mauvaise odeur.

VII - Le Saint des Saints. À l'extrémité du Saint était une porte dorée qui donnait accès au Saint des Saints, sanctuaire vénérable de Jéhovah. Il n'était permis à personne d'y pénétrer, **sinon au grand prêtre, et seulement une fois l'année**, à l'Expiation. Comme celle du Saint, la porte avait deux battants de bois d'olivier sauvage, tournant sur des gonds d'or, et était ornée de sculptures et de lames d'or. Elle était toujours ouverte, mais fermée par un magnifique rideau d'un travail inimitable.

La salle était parfaitement carrée, et sa décoration ne différait pas de celle du Saint. Au milieu était placée l'arche d'alliance, abritée sous les ailes de deux chérubins aux formes colossales, qui se tenaient à droite et à gauche, comme une escorte d'honneur. Ils étaient en bois d'olivier couvert d'or et avaient seize pieds de hauteur. L'une des ailes du premier chérubin touchait un côté de la muraille, et l'aile du second touchait l'autre côté ; les deux autres ailes venaient se joindre au milieu du sanctuaire, au-dessus de l'arche.

L'arche elle-même était un coffre en bois incorruptible, revêtu de lames d'or à l'intérieur et à l'extérieur. Elle contenait les deux tables de pierre sur lesquelles le Seigneur avait écrit le décalogue, et que Moïse y avait déposées, après les avoir reçues sur le mont Sinaï. L'arche avait quatre pieds de longueur, deux de largeur et autant de hauteur. Le couvercle, ombragé par les ailes des chérubins, s'appelait le Propitiatoire. C'est de là que le Seigneur daignait manifester Ses volontés aux hommes.

Le temple était entouré de deux vastes cours, ou parvis, séparées par un mur richement travaillé.

La plus voisine du temple s'appelait le parvis intérieur, ou la cour des prêtres, parce que c'est là qu'ils exerçaient leurs fonctions, et que les laïques n'y étaient admis que pour sacrifier, et seulement dans une certaine partie. Dans cette enceinte, en face de l'entrée du temple, se trouvait l'autel des holocaustes. Il était d'assez grandes dimensions, construit en airain, et on y montait par un escalier : c'est là que les prêtres brûlaient les chairs des victimes immolées.

¹ Il n'y avait rien dans le temple qui ne fut couvert d'or : *Nihilque erat in templo quodnon auro tegetetur*. III Reg., xi, 22.j

A côte, était la Mer d'airain, bassin de seize pieds de diamètre, supporté par douze bœufs en ronde bosse, et destiné aux ablutions des prêtres. Elle était entourée de dix bassins d'airain, plus petits, et contenant l'eau dans laquelle on lavait les différentes pièces des sacrifices. Ces bassins reposaient sur des piédestaux, ornés de figures de lions, de bœufs et de chérubins, et étaient portés par quatre roues.

La cour des Prêtres était environnée d'une seconde appelée la grande cour ou le parvis extérieur, destinée au peuple. La forme de ce parvis était celle d'un carré, dont le côté avait, suivant Josèphe, 840 pieds, ce qui donne un parallélogramme de 3 360 pieds. C'est là que se tenaient les marchands de colombes et autres choses employées dans les sacrifices, ainsi que les changeurs, dont Notre-Seigneur renversa les boutiques. Pourquoi ces changeurs ? Quelque loin qu'il habitât, le juif devait payer annuellement l'impôt du temple, qui était de trois francs ; venus de Jérusalem aux grandes solennités, les Juifs apportaient la monnaie de leur pays. Cette monnaie devait être changée en monnaie du temple, autrement elle n'était pas reçue : il est plus que probable que les banquiers ou changeurs faisaient de cet échange la matière d'un gain illicite ; aussi Notre-Seigneur leur reproche de faire de la maison de Son Père une caverne de voleurs.

Pour ne rien oublier, ajoutons que le toit du temple était une plate-forme, entourée d'une galerie, dont la beauté répondait à la magnificence de l'édifice.

VIII - Reste à parler de l'ameublement du temple. Comment compter le nombre et calculer la valeur des vases, des ustensiles et des vêtements sacrés qui y étaient employés ? Voici ce qu'en dit Josèphe, historien grave et prêtre lui-même :

«Il y avait vingt mille encensoirs d'or et quarante mille d'argent ; vingt mille assarons ou mesures d'or, et quarante mille d'argent (peut-être des navettes) ; quarante mille instruments de musique, faits d'un certain métal, moitié or et moitié argent ; cinquante mille réchauds d'or pour porter le feu d'un autel à l'autre, et cent mille d'argent ; soixante mille tasses d'or pour détremper la fleur de farine, et cent vingt mille tasses d'argent ; quatre-vingt mille coupes d'or et cent soixante mille d'argent ; quatre-vingt mille plats d'or pour offrir la farine et cent soixante mille d'argent ; cent mille fioles d'or et deux cent mille d'argent ; mille chapes ou dalmatiques pour les sacrificateurs, toutes chargées de diamants et autres pierres précieuses ; dix mille aubes de fin lin et dix mille ceintures de pourpre pour les sacrificateurs ; deux cents mille aubes de fin lin pour les Lévites».

Le détail de tant de richesses éveille dans l'esprit deux questions. Comment le temple de Jérusalem pouvait-il contenir tous les objets énumérés par Joseph ? Il est vrai, le temple de Jérusalem ne ressemblait en rien, pour les dimensions, à nos grandes cathédrales. Mais il avait des dépendances nombreuses : ainsi sur les côtés et le derrière du temple, on avait adossé au mur trois étages, composés chacun de trente-trois petites chambres, qui communiquaient entre elles ; elles servaient de greniers, de logements pour les prêtres et les ministres du temple, mais surtout de dépôts pour les trésors et les nombreux objets nécessaires au culte divin.

Par une curieuse particularité, ces étages superposés allaient en s'élargissant de bas en haut, pour éviter d'entamer le mur du temple en y posant le bout des solives de chaque plancher ; ainsi les chambres du rez-de-chaussée étaient moins larges que celles du premier étage, et celles-ci étaient aussi plus étroites que celles du second. On y montait par deux escaliers tournants placés à l'extrémité du portique d'entrée.

D'après cela, on comprend que le temple avec ses accessoires pouvait contenir les richesses indiquées par Josèphe. Dans son ensemble, le temple de Salomon était donc un immense édifice environné de cours, de cloîtres, de portiques, d'habitations, enfermé dans de puissantes murailles et dont l'emplacement couvrait plusieurs hectares. Pendant le siège de Titus, le nouveau temple, bâti au même lieu que l'ancien, devint une forte citadelle, où les zéloteurs se retirèrent et d'où ils défièrent longtemps les efforts des Romains. Le jour où il fut pris fut un jour du carnage le plus effroyable. «Le sanctuaire, dit Josèphe, fut inondé de flots de sang, et en un seul jour on y massacra huit mille cinq cents hommes» (*La Guerre des Juifs*, IV, 5, 1 ; V, 1, 2, 3).

IX - On demande ensuite comment Salomon avait pu réunir tout l'or, tout l'argent, toutes les pierres précieuses nécessaires à la construction et à l'ornement de l'incomparable édifice. L'Écriture nous l'apprend en disant que David destina à cet usage une portion notable des métaux qu'il avait conquis durant ses expéditions ; c'est-à-dire, d'après les Paralipomènes, cent mille talents d'or et un million de talents d'argent, ce qui donne en notre monnaie la somme approximative de deux cent cinquante millions d'or ; sans compter le fer, le bronze, les pierres et le bois en immense quantité.

De la faible esquisse que nous venons de tracer, il est aisé de conclure que le temple de Salomon était le plus somptueux monument dont l'antiquité sacrée et profane nous ait légué le souvenir.

Après tant de richesses et de trésors, David disait : «Tout ce que j'ai préparé pour la maison de Dieu n'est que pauvreté en compagnie de ce qu'il mérite : *Ecce ego ira paupertate mea præparavi impensas domus Domini*» (I Paralip., XXII, 14).

A son tour, après tant de travaux et de chefs-d'œuvre, Salomon s'écria : «Est-il donc bien possible que Dieu daigne habiter une demeure si indigne de Lui ? Je suis honteux de la voir si misérable ! Hélas ! ce n'est qu'une chaumière ! *Ergo ne credibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram ? Si cælum et cæli cælorum non te capiunt, quanto magis domus ista, quam ædificavi*» (II Paralip., VI, 18).

Ces grands rois avaient raison. Éclairés de Dieu, ils connaissaient bien la grandeur infinie de Sa majesté. S'ils firent tant pour un temple figuratif, qu'auraient-ils fait pour des temples où Dieu Lui-même réside en personne ? Que leur exemple nous apprenne à respecter nos églises, à ne rien négliger pour les entretenir dans un état de décence, et surtout à ne jamais blâmer les dépenses faites pour les orner.